

## L'homme à éclipses

Noël Audet

---

Numéro 33, été 1987

L'utopie

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/2108ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

---

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

---

Citer cet article

Audet, N. (1987). L'homme à éclipses. *Moebius*, (33), 29–35.

NOEL AUDET

## L'homme à éclipses

Auparavant peut-être, sans le savoir, mais le mois dernier en tout cas, j'ai rencontré l'homme à éclipses. C'est une longue histoire qu'il m'a lui-même racontée en raccourcis, pour gagner du temps. Car il était nerveux, traqué par quelque chose qu'il définissait mal, méfiant du moindre mouvement des objets autour de lui : on aurait dit qu'il les surveillait, et même en parlant il refusait de les quitter des yeux. Il ne me regardait pas souvent, bien entendu, parce qu'il était convaincu que je ne pouvais pas appartenir au monde de ses objets.

— Un jour, vous comprendrez comme moi qu'il suffit de coïncider avec soi-même pour disparaître, et de se désaccorder un tant soit peu pour retomber dans le monde apparent que nous habitons.

— Alors vous disparaissiez de temps à autre? ai-je demandé, ma curiosité aiguisée par son discours.

— Pas moi, mes choses! dit-il.

— Faites un peu voir ça.

— Ma parole! Il me prend pour un magicien. Il ne s'agit pas de ça, vous n'y êtes pas du tout, mon cher ami.

— De grâce, expliquez-vous, j'ai terriblement hâte d'y être!

Il m'exposa brièvement la théorie qui le sauvait de l'angoisse. Vous savez qu'il n'y a de visible que la vibration, la dissonance qui trahit la lutte à l'intérieur de chaque être. En un sens, seul ce qui vibre vit. Supposons un corps parfait dans une forme parfaite, il ne présente aucune saillie où s'accrocher, il n'offre aucune surface plane pour la réflexion de la lumière, il ne trouble pas l'espace ambiant, il est donc invisible, ou plutôt il a cessé d'exister pour le reste du monde.

— Vous confondez, dis-je, l'existence avec l'érotisme. Je vous concède qu'une forme trop parfaite, disons trop lisse, n'a pas le pouvoir d'éveiller le désir, parce que l'imagination n'y a pas de prise, elle tombe à plat dans un espace de jeu nul. L'imagination s'ennuie parce qu'elle n'a plus d'objet à produire ni à parachever.

— Vous commencez à comprendre, mais vous tirez la mauvaise conclusion. Prenons un exemple : une simple raideur au cou rend votre cou terriblement présent, vous ne pen-

sez qu'à cela, vous n'êtes que ce cou qui vous gêne. Vous ne pourrez rien faire qui soit étranger à ce malaise, vous vous sentez comme une corde tendue entre deux extrêmes, et à la fin vous rêvez qu'on vous pend par le cou... pour en guérir. Généralisons un peu: le monde, c'est connu, ne tourne pas rond, n'a pas encore inventé le roulement à billes pour ses bielles, n'a pas su éviter les bruits de fond, ni l'onde de choc, ni le tintamarre de ses gratte-ciel. Et c'est parce qu'il produit ce vacarme qu'il est si cruellement présent, d'autres ajouteraient qu'il est vivant parce qu'il grince, hurle, saigne. Le musicien qui a introduit la dissonance dans son écriture aura été le premier à laisser parler le monde. Tenez, pas plus tard qu'hier soir, j'avais fabriqué...

— Ce plus-que-parfait sonne curieusement, vous m'inquiétez! On se serait attendu plutôt à «Hier soir, j'ai fabriqué...»

— Très juste, vous faites des progrès, dit-il. Et il enchaîna: *J'avais fabriqué* un objet...

— ...qui ne ressemblait à rien.

— Exact, mais comment le savez-vous?

— Oh, une intuition.

— Un objet qui ne ressemblait à rien, mais attention, c'est justement pour cela qu'il était si beau, si inutile, si unique, le parfait contraire de l'ustensile manufacturé.

— Et alors?

— Eh bien, au moment même où je lui retirais le supplément de matière qui alourdissait la courbure du flanc droit, il a disparu.

— Disparu? Vous voulez dire qu'il s'est brisé?

— Non, il a complètement disparu de l'espace et je dois vous confier que je n'en suis pas peu fier, car cela me prouve qu'il avait atteint une harmonie telle, un enchantement de formes et de masses... la perfection en somme, si je puis le dire modestement.

— Diable, vous êtes un inventeur hors de prix, et je ne vois pas le jour où l'industrie s'intéressera à vos découvertes: elle aurait trop peur de disparaître à sa manière en faisant faillite!

— Vous avez tort de vous moquer. Prenez cette table. Elle ne risque pas de disparaître. Pourtant, il suffirait sans doute de quelques retouches, moins encore, d'un certain angle de vision, d'une redistribution de ses éléments pour que le miracle se produise.

Et pendant tout ce temps, il travaillait à quelque chose, mais je ne voyais pas bien. Nous étions attablés devant deux ou trois verres, à la taverne Saint-Rédempteur, et la lumière qui brillait là n'avait rien de commun avec celle du soleil. L'alcool aidant, il commençait à me troubler sérieusement. Et cette façon qu'il avait de croire absolument ce qu'il racontait, vous savez, le genre à vous faire avaler des couleuvres parce qu'il en décrit la robe avec précision jusqu'au détail foudroyant. Une sorte de néo-réaliste qui vous fait passer la pho-

tographie pour un art décadent et surtout vous montre qu'elle est singulièrement dépourvue de parole. Alors que lui, il en avait de la parole, on aurait juré qu'il était né entre deux phrases...

— Mais je ne vous ai servi jusqu'ici que les amuse-gueule.

— Ils étaient croustillants!

— J'arrive au plat de résistance. Vous savez que je me prends pour un écrivain, dans mes temps libres. Or, que veut un écrivain sinon paraître? Je veux dire être publié, feuilleté, lu, appris par coeur, cité, commenté, critiqué, parfois même éreinté. Mais pour cela, il faut un substrat, vous me suivez, il faut du texte.

— Je ne connais pas d'écrivain sans texte, enfin... qui ne prétende pas être l'auteur d'au moins un texte, fût-il fictif.

— Logique. Alors c'est ici que ça se corse. Que je vous raconte. J'en étais à ma centième retouche dans l'écriture d'un conte intitulé «Una» (rassurez-vous, je n'ai emprunté à Victor-Lévy que ce seul mot!) quand tout à coup le conte en entier s'est volatilisé, effacé...

— Vous écrivez à l'aide d'un ordinateur, je crois?

— Il ne s'agit pas de cela. Mon texte s'étalait sur dix bonnes pages d'une écriture serrée, noire sur fond blanc. Et je me suis méfié quand j'ai vu les lettres trembler, j'ai tenté aussitôt de rétablir la variante du dernier mot que je venais de biffer, mais il était trop tard, le texte avait disparu du début jusqu'à la fin et je m'égarais dans le vide blanc de la page.

— Vous n'avez pas tenté de le réécrire, ce texte, puisque vous l'aviez en mémoire? Ce n'est pas si compliqué après tout, vous en êtes l'auteur.

— Vous n'y pensez pas! Parmi ces milliers de petits signes, il suffirait qu'un seul soit déplacé pour que le charme n'opère plus...

— Oui, bien sûr, le grain de sable...

— Et que mon texte soit quelconque.

— Il aurait du moins le mérite d'exister, non?

— Vous appelez cela un mérite? Mais il y a pis encore: en s'effaçant de la page, le texte s'efface aussi de mon esprit, c'est le trou béant, on dirait que la passerelle entre les mots et moi est coupée à jamais. Le monde est lisse à l'image de ma mémoire.

— Je vois, dis-je, plus la page est blanche, nous enseignent les modernes, plus elle est profonde. Est-ce que tous les poètes souffriraient du même mal que vous?

— Il n'y a pas de quoi rire! Je ne vous ai pas dit toute la vérité cependant.

— Il me semblait aussi, votre fameux texte, vous l'avez retrouvé en classant vos papiers. A vous entendre, vous, les auteurs, ce sont toujours vos plus beaux textes que vous perdez, qui passent au feu, ou que vous n'avez pas encore décidé de publier parce que...

— ...il n'a pas complètement disparu, le texte de mon con-

te, voilà, et cela me cause un problème supplémentaire. Les trois premiers mots ont survécu: «Alors survint Una...»

— Répétez ça un peu. «Alors survint Una...» Mais vous avez tout ce qu'il faut pour refaire le conte! Laissez-moi vous aider. «Alors» indique la circonstance, le temps passé, vous vous situez dans un temps mythique, vous trouvez sans doute que le présent ne va pas assez vite, a moins bonne gueule, alors vous optez pour les origines; «survint» marque l'événement, un commencement absolu, comme si tout ce qui l'avait précédé ne comptait pas, vous tentez d'usurper, mon cher, à Dieu lui-même, son rôle de créateur de mondes; «Una» c'est votre désir d'unité, la coïncidence dont vous me parliez tout à l'heure, au féminin en plus, ce qui lui donne un petit air de matrice universelle. Mais vous nagez en pleine utopie, le voilà le sujet de votre conte! Un monde sans grincement, sans tension, sans vibration.

— Oh, ce n'est pas si simple.

— Qu'est-ce que ça veut dire?

— Deux choses contradictoires ou un seul paradoxe, je ne sais plus. La question est la suivante: pourquoi ces trois mots sont-ils restés à l'exclusion de tous les autres? Parce qu'ils étaient trop ordinaires, donc trop résistants? Ils auraient raté l'examen d'entrée au Paradis des textes. Le genre de phrases qui font tiquer les critiques. Ou ces trois mots ne sont-ils qu'un embrayeur, ou mieux: une clé, la clé qui ouvre la boîte du texte? Je sens qu'il suffirait de savoir où placer ces mots pour que mes pages surgissent et se mettent à signifier.

— Oui, certainement, mais où se trouve la serrure, ou le coffret?

Pendant tout ce temps, il faisait mine de caresser la table, du moins je le pensais, comme on caresse l'épaule d'une amie pour lui montrer qu'on ne l'oublie pas, que l'on continue de penser à elle même en parlant de n'importe quoi d'autre. Et ma foi, cette petite table carrée, sordide, en arborite, commençait à se transformer. L'effet de l'alcool, pensez-vous, mais je la voyais tout à coup comme un espace vierge appelant des signes, une tablette de cire, où déjà le cul des verres avait dessiné des hiéroglyphes circulaires et quelques indices d'un autre lieu que j'appréhendais mal. Si je n'y prenais garde, cette table deviendrait bientôt une porte ouverte sur l'inconnu, et gare au soubresaut qui m'y culbuterait.

— Mais j'y pense, dis-je en ne le prenant pas encore tout à fait au sérieux, si chacun avait votre souci de perfection, je me demande de quoi aurait l'air la littérature! Les anthologies ne coûteraient pas cher: plus qu'une seule maison d'édition, «La Page blanche», et tous les chefs-d'oeuvre ne comporteraient plus qu'une page, blanche par surcroît! Vous me direz: «Excellent pour désengorger les librairies, qui n'auraient plus besoin d'entrepôts pour y cacher les livres!» Bien, mais avez-vous évalué la quantité de culture qu'il faudrait aux lecteurs pour déchiffrer ces textes? Et que faites-vous de l'intertextualité, à quoi se résumerait toute la littérature aux dernières nouvelles?

— Vous vous emballez! Je ne croyais pas rencontrer par hasard un si parfait complice.

— Et que deviendrait le monde, selon votre théorie de la perfection évanescence? Songez un peu: un parfait politicien en pleine campagne qui parlerait pour ne rien dire...

— Vous voulez dire «qui tiendrait un discours sans qu'aucun mot ne franchisse ses lèvres?» Quelle grâce! Un discours si juste qu'il ne saurait être prononcé que par un muet.

— Quel repos!

— Et le curé qui en serait réduit à prêcher d'exemple...

— Et le voisin dont le chien japperait si bien qu'il garderait le silence.

— Qui, le chien?

— Et les amoureux changés en sculptures...

— ...dans des poses...

— ...éternelles...

— Et les banques qui, au moment de balancer leur bilan...

— ...profits et pertes...

— ...se transformeraient en parc d'amusement...

— ...pour les enfants aveugles!

Les signes avaient atteint sur la table une belle densité, forêt de cercles et d'ogives, parenthèses bâillant à l'infini ou au contraire s'embrassant sur un espace si restreint qu'elles ne contenaient rien que des figures d'ellipse. Il allait y mettre le doigt, et comme un forcené j'ai crié: «Non, n'y touchez pas, vous allez tout gâcher!» Mon empressement le fit sourire, car il étudiait mon manège depuis un moment, en caressant toujours la table, et il trouvait que j'attachais un prix démesuré à ce produit du hasard. Puis il devint sérieux, plongea lui aussi dans le dessin. Et c'est les yeux rivés à cette chose complexe mais encore brouillonne que nous avons pris notre quatrième bière.

A mon tour, je l'ai regardé travailler. Il posait son verre après d'étranges calculs, plongé dans une profonde méditation. Quand enfin son bras se détendait, il y allait comme à l'échappée, comme s'il s'en fichait, mais au fond il était sûr de lui, le cul du verre posait une marque qui faisait écho à toutes les autres, dans la plus parfaite harmonie, et chaque fois qu'il en rajoutait, ses traces paraissaient de plus en plus nécessaires, à la fois surprenantes et attendues. Il suspendit son verre assez longuement, calcula un angle d'attaque, le posa une dernière fois.

C'est alors que survint l'événement. Je le jure, j'ai vu le dessin s'effacer, j'ai vu les lignes disparaître sous mes yeux! mes yeux au ras de la table.

— Le serveur a essuyé la table? demandai-je, interdit.

— Quel serveur? Quelle table?

Il n'y avait plus de table. Nous nous tenions l'un en face de l'autre, moi un verre dans la main droite, ridiculement suspendue en l'air. Quant à son verre à demi bu et aux verres vides, ils gisaient à nos pieds en mille morceaux, comme de gros diamants que la faible lumière irisait. Je n'en croyais pas mes

yeux.

— Où est passée la table? demandai-je angoissé.

— Je me tue à vous faire comprendre: au royaume des objets qui chantent. Parce que nous lui avons ajouté ce qui lui manquait...

— Ah bon! parce que vous croyez m'associer à votre entreprise de prestidigitation?

— Vous êtes doué, mon cher, je l'avais reconnu tout de suite à votre façon de regarder les choses. Mais tout ceci ne règle pas mon problème.

— Où poser la clé pour ravoir nos objets, hein?

Nous avons fait insensiblement glisser nos chaises vers la table d'à côté, afin de poursuivre cette bizarre conversation et pour que je puisse y poser mon verre. J'ai pris soin cependant d'en essuyer le fond bavard sur le revers de ma manche.

— Où poser la clé? Plus j'y pense, plus je crois que la serrure n'est pas à notre portée.

— Autrement dit, vous trouvez qu'on manque d'échelles pour atteindre le monde de vos objets si beaux, si accomplis, si aériens qu'ils s'envolent...

— Je vous trouve bien léger devant une question si grave. J'en viens tout naturellement à la conclusion qu'une seule avenue s'ouvre devant moi pour rejoindre mes objets: atteindre d'un coup le monde des formes. Voulez-vous m'y aider?

L'affaire se corsait, je le voyais trop bien venir: il voulait suivre le chemin de ses textes et autres produits imaginaires. Il désirait que je lui applique à lui-même sa propre méthode, que je le pousse un peu dans le vide, après lui avoir arrondi les angles. Je ne me sentais pas l'âme d'un assassin, mais il me rassura tout de suite: il était convaincu que le passage était possible sans mourir, sinon comment expliquer la disparition des choses? Je me voyais tout de même obligé d'écrire son épitaphe, et je ne connaissais même pas son nom.

— Au fait, comment vous appelez-vous?

— Jean Cinq-Mars, pourquoi faire?

— Ca peut servir. Et quel jour sommes-nous?

— Vous le savez fort bien.

Nous étions le cinquième jour du mois de mars. Il se payait ma tête, ou bien tout cela n'était que fabulation, et je commençais à douter de sa réalité quand le garçon se posa à côté de nous et dit: «Ce sera six dollars, pour les verres brisés.» Alors je le vis sortir de son porte-monnaie noir, en peau de serpent, un billet de dix dollars qu'il refila au garçon en lui faisant signe de garder la monnaie et de ne plus nous déranger. Je songeai aussitôt à la table, mais on pouvait être tranquille, d'ici à ce que le garçon constate et surtout admette sa disparition...

— Et si l'on commandait une autre bière?

Il refusa net, car il tenait à conserver toute sa conscience pour le grand saut. Il m'expliqua en quelques phrases que je n'avais pas à me soucier de sa barbe, ni de son pantalon froissé, que ce n'était pas là que résidait sa forme principale. Il

était un être de langage, c'est donc de ce côté qu'il fallait travailler, polir, accentuer, rythmer le mouvement.

Il se mit à parler comme une rivière, un fleuve, et je m'aperçus au bout d'un moment qu'il repassait par les mêmes idées, énoncées presque dans les mêmes mots. Il avançait à tâtons, il cherchait sa forme. Il avait répété trois fois la même phrase, se heurtant toujours au mot «soudain», qui enrayait le mécanisme, et je voyais dans ses yeux un éclair de désespoir au moment où il allait recommencer. Je lui soufflai à l'oreille le mot «impromptu» qui me semblait convenir, invariable toujours, débordant les catégories du nom et de l'adjectif, un mot rebelle, un mot parfait pour ponctuer une décision en coup de vent. Il me regarda plein d'admiration et de gratitude, reprit sa phrase, se rendit jusqu'au point final, jusqu'à la fin de sa présence.

Il s'était volatilisé sous mes yeux, dissous, envolé, avait rejoint ses textes, son monde parallèle. Et je me retrouvai seul, hébété, en plein monologue tonitruant, comme si mes paroles se perdaient dans le vide, n'avaient plus d'écho sauf dans le fond de mon verre, vide.

Je suis rentré chez moi titubant, et j'ai passé le reste de la nuit à reconstituer les pages manquantes de «Una». Je lui avais si bien tiré les vers du nez que le conte s'écrivait tout seul, comme dans un rêve. Quand il fut achevé, et bien achevé, vrai comme vous me voyez, il s'est de nouveau envolé vers le Paradis des textes, à l'exception des trois premiers mots, toujours les mêmes, qui résistent comme une clé accrochée au-dessus de la porte. Je n'ai pas d'autre preuve à vous fournir de mon aventure, avec en prime neuf belles pages blanches, bien sûr, qui, trois heures auparavant, étaient toutes parcourues de signes et si pleines de sens.

Depuis des jours maintenant, je contemple mon propre conte que j'espérais secrètement voir disparaître de mon cahier — et tant pis pour le commanditaire! Mais il résiste, pas une seule ligne ne s'est d'elle-même effacée, après des biffures, des retouches pourtant éclairées, des stratégies d'envol et de chute. Et vous voilà condamnés à imprimer, diffuser, lire même une prose dans laquelle vous soupçonnez pourtant une faille, une vibration indue, un grain de sable qui grince. Mais croyez-moi, si vous y mettez la main il s'envolera sûrement un jour, cela peut advenir comme la fin de sa route, cela peut être, et vous en serez dorénavant quittes pour le réinventer à votre mesure.